

LEXICON PHILOSOPHICUM

International Journal for the History of Texts and Ideas

FERDINANDO LUIGI MARCOLUNGO

“Plus simple et plus facile que quelque chose”

Le rien et la raison suffisante de Leibniz à Kant

ABSTRACT: From Leibniz' point of view, the distinction between nature and grace is stripped of all theological reference: the key to reading the *Principles of Nature and Grace* (PNG) seems to be found, at the beginning of §7, in the distinction between the physical and metaphysical domains. This study consists of three parts, the first of which is dedicated to the general formulation of the “great principle” of sufficient reason, where Leibniz does not distinguish the plane of knowing and that of being. The second concerns the role of the “nothing” in the formulation of the principle of reason, and its substantiation in the PNG. Finally, we will consider the relationship between this “nothing” and the possible in Leibniz, Wolff, and Kant, and underline that for all of them it is the existence of the pure possible that is opposed to the “nothing”, as indicated by the use of the term *aliquid*, i.e. “something in general”.

RÉSUMÉ : Pour Leibniz, la distinction entre la nature et la grâce est dépouillée de toute référence théologique : la clé de lecture des *Principes de la nature et de la grâce* (PNG) semble se trouver, au commencement du §7, dans la distinction entre le physique et le métaphysique. Cette étude comprend trois parties, dont la première est dédiée à la formulation générale du “grand principe” de raison suffisante, où Leibniz ne distingue pas le plan du connaître et celui de l'être. La deuxième porte sur le rôle du “rien” dans la formulation du principe de raison et sur sa substantiation dans les PNG. Enfin on considèrera le rapport entre ce “rien” et le possible chez Leibniz, Wolff et Kant, pour souligner que dans tous il s'agit d'opposer au rien l'existence du pur possible, comme l'indique l'emploi du terme *aliquid*, c'est-à-dire le quelque chose en général.

KEYWORDS: Leibniz; Principles of Nature and Grace; Principle of Reason; Nothingness; Pure Possibles

1. EN MÉTAPHYSICIEN : LE PRINCIPE DE RAISON SUFFISANTE

Principes de la nature et de la grâce fondés en raison : le titre même du petit discours de Leibniz au prince Eugène de Savoie renvoie explicitement au *Traité de la nature et de la grâce* de Nicolas de Malebranche, une œuvre que Leibniz connaissait fort bien et qui représentait certainement l'occasion d'une longue confrontation entre deux philosophes à la fois si semblables et différents dans leurs pensées. Ce n'est pas par hasard que Leibniz ajoute l'expression “fondés en raison”, afin de distinguer ses réflexions de l'œuvre de l'Oratorien, à propos d'un argument



si délicat qui touchait la sensibilité aussi bien des philosophes que des théologiens.

L'œuvre de Malebranche, publiée pour la première fois en 1680, avait eu nombreuses éditions dans les années suivantes, jusqu'à celle de 1712, deux années avant la rédaction des *Principes* de Leibniz. La thèse du meilleur des mondes possibles, sur laquelle insiste la fin du notre texte, est l'occasion de souligner la différence entre les deux penseurs : l'Oratorien, plus intéressé à la simplicité des lois divines, et le logicien allemand, qui voulait au contraire exalter la grandeur d'un Dieu capable de faire advenir la plus grande richesse par la lutte des possibles à l'existence.

Mais, pour Leibniz, la distinction entre la nature et la grâce est dépouillée de toute référence théologique. Au-delà du titre, qui restreint le discours au niveau de la seule raison, la clé de lecture semble se trouver, au commencement du paragraphe 7, dans la distinction entre le physique et le métaphysique : "Jusqu'ici nous n'avons parlé qu'en simples *Physiciens* ; maintenant il faut s'élever à la *Métaphysique*, en nous servant du *Grand principe* peu employé communément, qui porte, *que rien ne se fait sans raison suffisante*".¹

Tout d'abord, c'est le niveau logique qui est supposé dans la possibilité d'une analyse par laquelle "celui qui connaîtrait assez les choses" pourrait "rendre une Raison qui suffise pour déterminer, pourquoi il en est ainsi, et non pas autrement".² Le verbe *déterminer* suggère déjà la formulation qu'on retrouve le plus souvent dans les textes leibniziens, celle du principe de raison *déterminante*. La raison suffisante doit donner à nos connaissances la précision qui permettrait de comprendre en profondeur ce qui arrive autour de nous.

Toutefois, il ne s'agit plus de parler "en physicien", mais d'entrer dans le domaine de la métaphysique. Les déterminations spécifiques des choses doivent laisser place à l'existence radicale des choses. D'ailleurs, c'est une conséquence de la formulation générale du "grand principe", sans distinction entre le plan du connaître et celui de l'être.

Selon l'ordre des raisonnements, "ce principe posé", voilà la grande question qui se présente alors : "Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien".³ Il s'agit de mettre en question l'existence même de quelque chose, dans une confrontation radicale avec le rien. L'expression "quelque chose" semble nous rappeler l'*aliquid* de la scolastique et le vocabulaire de l'ontologie. Le discours semble rester au niveau général : *quelque chose* est en même temps "toute chose", parce que toute chose présente cette opposition radicale au rien.

André Robinet disait à cet égard :

Ce sont *les déterminations existentielles* que la métaphysique prend en charge, puisque la physique œuvre dans le constat du composé et dans la construction du simple. Les deux questions auxquelles le principe de raison suffisante doit apporter réponse sont, en effet, les têtes de liste de certaines classifications des catégories fondamentales : "aliquid-nihil", "ens-non ens", "ens tale", et non plus la substance et ses modifications. *Les catégories existentielles qui relèvent de la science de vision apollinienne sont l'objet strict de la métaphysique, considérée comme ontologie*.⁴

1. PNG, §7 ; Leibniz 1954 : 45.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

4. Robinet 1986 : 321.

Peu après Robinet souligne la radicalité de la formulation que Leibniz nous donne dans le texte que nous venons d'examiner :

Dans son sens strict, le principe de raison suffisante porte sur l'interrogation radicale de l'existential, ouvrant de la métaphysique vers l'ontologie, de l'imaginaire dérivatif vers le conceptuel primitif. C'est de ce double sens du principe de raison que dépendent les rédactions de la *Théodicée* et de la *Monadologie* d'une part, et celle des *Principes de la nature et de la grâce* d'autre part. Dans le premier cas, la métaphysique pénètre la physique des vérités nécessaires qui assument la connaissance exacte des forces dérivatives et les relient à leur source substantielle primitive. Dans le second cas, ce sont les substances primitives qui se mettent en position dérivative en se subordonnant à plus primitif que soi, entraînant la distinction entre les substances simples dérivatives et la substance simple primitive (Dieu).⁵

2. LA RAISON SUFFISANTE ET LE RIEN

Une fois posée la question radicale, Leibniz semble suggérer une sorte de justification de ce qu'il vient de dire : “Car le rien – dit-il – est plus simple et plus facile, que quelque chose”.⁶ La première remarque qu'on peut faire, c'est la substantivation *du rien*, auparavant employé dans la formulation du principe de raison sur un mode impersonnel.

A la différence du latin, les langues romanes peuvent se servir de l'article déterminant “le” pour indiquer l'abstrait, l'essence de la chose, ici “le rien”. Or, même lorsque l'on écrit en latin, on sent le besoin au dix-huitième siècle de recourir à l'article neutre de la langue grecque, τὸ, placé avant le terme latin (par exemple, τὸ nihil pour dire “le rien”).

Leibniz écrit : “plus simple et plus facile que quelque chose”. Tout d'abord, on peut penser au zéro, le chiffre arabe qui permettait les calculs dans le système décimal, mais qui pouvait même rendre possible un nouveau calcul, afin d'exprimer avec le zéro et l'unité tous les nombres, d'une façon semblable à ce qui se passe de nos jours avec les ordinateurs et la numérisation électronique des données.

La simplicité et la facilité du rien semble impliquer l'absence de toute détermination, de ce qui pourrait impliquer une question, un interrogatif à propos de la circonstance ou du milieu qui environne ce que l'expérience nous offre. En ce sens, le rien n'exige aucune précaution : le zéro, infiniment répété, reste toujours zéro. En quelque façon, il s'agit ici de l'impossibilité d'une régression à l'infini, qu'on peut retrouver déjà dans la *Métaphysique* d'Aristote.

Mais c'est chez Thomas d'Aquin que le thème du rien devient une question philosophique classique, notamment à partir de la discussion de la troisième voie de la preuve de l'existence de Dieu, elle-même thématifiée à partir des commentateurs arabes d'Aristote, en particulier d'Ibn Sina, Avicenne, inspiré par le néoplatonisme. Nous connaissons tous le texte thomasien : à différence du texte leibnizien, le point de départ n'est pas du tout la notion qui détermine l'*aliquid*, “Pourquoi il en est ainsi, et non pas au-

5. Robinet 1986 : 322.

6. PNG, §7 ; Leibniz 1954 : 45.

trement”, mais l’existence concrète de “certaines choses qui naissent et disparaissent”.⁷

De là naît la question de savoir si la totalité du réel peut ou non être marquée de la même contingence : “Si donc tout peut ne pas exister, à un moment donné, rien n’a existé. Or, si c’était vrai, maintenant encore rien n’existerait”.⁸ Sans nous attarder sur les considérations ultérieures qui conduisent à l’affirmation du “Nécessaire par lui-même, qui ne tire pas d’ailleurs sa nécessité, mais qui est cause de la nécessité que l’on trouve hors de lui”,⁹ nous pouvons souligner le rôle synthétique joué ici par l’hypothèse d’un moment où tout serait purement possible, sans qu’il y ait quelque chose de nécessaire : en ce cas, il serait comme si rien n’avait jamais existé et comme si rien n’existait même maintenant.

La proposition, “le rien est plus simple et plus facile, que quelque chose”, semble indiquer la raison qui fait surgir la question radicale : “Pourquoi il y a plus tôt quelque chose que rien”. Et cela n’est possible que parce que l’opposition de quelque chose au rien surgit de l’importance et de la consistance du quelque chose à la différence du rien. Notons qu’à ce moment-là, il n’est question que de l’existence en général, fût-elle un pur possible, puisque Leibniz présente une simple supposition : “supposé que des choses doivent exister, il faut qu’on puisse rendre raison, *pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement*”.¹⁰

C’est un passage central dans l’élaboration du paragraphe 7 des *Principes de la nature et de la grâce*, dans la mesure où Leibniz pose la question ontologique radicale. Il métamorphose une question physique ordinaire en grande question métaphysique : la grande question de la métaphysique.

Nous quittons alors l’ordre général de la logique (“Rien n’arrive sans”) pour aborder la dimension véritablement *onto-logique* : “Pour quoi il y a plus tôt quelque chose que rien”.

Et ce n’est que dans un nouveau moment argumentatif, introduit par le “De plus”, que Leibniz formule la question proprement existentielle : “supposé, que des choses doivent exister, il faut qu’on puisse rendre raison, *pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement*”.¹¹

Le cercle vertueux du raisonnement leibnizien semble avoir gagné à ce moment un point fixe qui lui permettra de procéder ensuite à l’affirmation de l’Être nécessaire. Au commencement du paragraphe suivant, il n’y a plus la considération du pur possible, mais celle de l’existence concrète de cet univers : “Or, cette Raison suffisante de l’Existence de l’univers, ne se saurait trouver dans la suite des choses contingentes”.¹² Ce

7. “Parmi les choses, nous en trouvons qui peuvent être et ne pas être ; la preuve c’est que certaines choses naissent et disparaissent, et, par conséquent, ont la possibilité d’exister ou de ne pas exister” (“Invenimus enim in rebus quaedam quae sunt possibilis esse et non esse, cum quaedam inveniuntur generari et corrumpi, et per consequens possibilis esse et non esse”, Thomas d’Aquin, ST I, q. 2, a. 3, co. 4).

8. *Ibidem* : “Si igitur omnia sunt possibilis non esse, aliquando nihil fuit in rebus. Sed si hoc est verum, etiam nunc nihil esset”.

9. *Ibidem* : “Ergo necesse est ponere aliquid quod sit per se necessarium, non habens causam necessitatis aliunde, sed quod est causa necessitatis aliis”.

10. PNG, §7 ; Leibniz 1954 : 45.

11. *Ibidem*.

12. PNG, §8 ; Leibniz 1954 : 45-47.

n'est qu'à ce moment précis que Leibniz retrouve la tradition Thomiste.

Nous ne suivrons pas ce développement, qui reprend beaucoup d'observations qu'on peut retrouver dans la *Théodicée* ou dans les *Principes de philosophie ou Monadologie* dont la rédaction semble suivre sinon accompagner celle des *Principes de la nature et de la grâce*. Notre but est d'attirer l'attention sur le dénouement du discours leibnizien, qui pose dans notre texte la question ontologique radicale, sur laquelle Heidegger attirera notre attention.

L'interprétation existentielle peut toutefois masquer la démarche originelle du raisonnement leibnizien. Certes, il s'agit d'un passage essentiel pour définir la portée de la question ontologique ; mais c'est le fait d'une relecture contemporaine, comme le montrera une comparaison précise du texte leibnizien avec Wolff et Kant.

3. LE RIEN ET LE POSSIBLE DE WOLFF À KANT

Nous connaissons la manière avec laquelle Wolff reprend et essentialise le procédé leibnizien dans la *Métaphysique allemande* (1719), ou dans la *Philosophia prima sive Ontologia* (1730). La démonstration du principe de raison suffisante trouve son appui sur la stérilité du rien : “Nous appelons *rien*, ce à quoi ne correspond aucune notion”.¹³ En s'appuyant sur le principe de contradiction, Wolff observe que si nous disions quelque chose du rien, nous ferions du rien quelque chose. Voilà la raison par laquelle on ne peut rien dire du rien. Autrement le rien, *nihil* (*non aliquid*), serait quelque chose (*aliquid*, précisément). Et Wolff conclut :

Si l'on affirme quelque chose, on devra admettre en même temps quelque chose (“*aliquid*”) en vertu de laquelle on puisse comprendre pourquoi elle serait.¹⁴

L'essentialisation peut s'accomplir dans la mesure où l'on reconnaît l'opposition radicale entre l'*aliquid* et le rien : à ce niveau, il n'est pas encore question d'une existence concrète. Le principe de causalité est postérieur au principe de raison suffisante et concerne les choses contingentes, parce que Dieu n'a pas besoin de cause.

Mais il est significatif que Wolff distingue le principe de raison suffisante du principe de raison déterminante, c'est-à-dire de la formulation du grand principe que nous retrouvons le plus souvent dans les textes leibniziens. Dans la seconde section de la première partie de l'*Ontologie*, nous retrouvons l'opposition entre le possible et l'impossible, qui vient d'être établie par le principe de contradiction, et seulement ensuite celle entre le déterminé et l'indéterminé, qui ne sont pas l'un le contraire l'un de l'autre, parce que l'indéterminé peut toujours être déterminé après coup.

Cette distinction logique semble redoublée dans l'opposition entre l'*Ens* et le *Non-Ens*, entre l'*aliquid* et le rien. C'est à ce second niveau que s'effectue la démonstration du principe de raison suffisante. À la formulation négative du “*rien n'est sans une raison suffisante*” succède une formulation *positive* qui s'appuie sur l'admission de *quelque chose*, c'est-à-dire du fait positif de l'*aliquid*, principe direc-

13. Wolff 1962 : §57 : “*Nihilum* dicimus, cui nulla respondet notio”.

14. Wolff 1962 : §70 : “*Si quid esse ponitur, admittendum etiam est aliquid, unde intelligitur, cur sit*”.

teur de la distinction wolffienne entre raison suffisante et raison déterminante.¹⁵

Si la version *négative* pourrait conduire à conclure qu'il n'y a rien ["nihil est"], la version *affirmative* doit assumer le quelque chose, l'*aliquid*, et conclure qu'il doit y avoir une raison dans les choses, même si nous ne pouvons pas toujours la connaître d'une façon exhaustive : "en ce cas – conclut Wolff – nous connaissons une vérité, sans pouvoir dire que nous l'avons atteinte d'une façon suffisante".¹⁶ Le principe de raison déterminante, ainsi, comme le principe de certitude par rapport au principe de contradiction, passe de l'affirmation de l'*aliquid* et traduit l'opposition radicale entre l'*aliquid* et le rien au niveau de l'expérience en générale.

Nous pouvons retrouver le même décalage lorsque Kant rappelle l'usage du principe de raison suffisante dans l'*Appendice à la Dialectique transcendantale*, où il joue le rôle de principe régulateur de nos connaissances scientifiques, et dans la radicale opposition entre le rien et le possible, qui vient d'être formulée auparavant dans *L'unique argument possible pour démontrer l'existence de Dieu* de 1763. C'est dans ce texte que nous retrouvons des affirmations semblables au dénouement théorique du paragraphe 7 des *Principes de la nature et de la grâce*.

Dans *L'unique argument (Beweis)*, Kant semble reprendre l'argumentation leibnizienne, lorsqu'il commence par la distinction entre la possibilité interne et la possibilité externe :

Si donc on abolit toute existence, rien n'est absolument posé, rien en général n'est donné, aucun élément matériel ne peut s'offrir à la pensée, et, par conséquent, toute possibilité fait entièrement défaut. Je reconnais que, dans la négation de toute existence, il n'y a aucune contradiction.

Nous pouvons entendre dans ces mots l'écho du passage leibnizien : "Le rien est plus simple et plus facile que quelque chose". Or, selon Kant, la contradiction surgit lorsqu'on admet quelque chose, même au niveau de la possibilité interne :

Mais qu'il y ait une possibilité quelconque et que, cependant, il n'y ait rien de réel, il y a là contradiction. En effet, si rien n'existe, rien non plus n'est donné qui puisse être pensé, et l'on se contredit soi-même si on veut néanmoins que quelque chose soit possible.¹⁷

Dans ces réflexions nous pouvons retrouver une fois encore la formulation de la question fondamentale des *Principes de la nature et de la grâce*.

Pour conclure, je voudrais souligner que la structure de l'argumentation reste toujours la même : que ce soit chez Leibniz, ou chez Wolff et Kant, il ne s'agit jamais de tenir compte de l'existence actuelle par opposition au rien, mais toujours de poser celle du pur possible, comme l'indique l'emploi du terme *aliquid*, c'est-à-dire le quelque chose en général. C'est dans l'opposition entre l'*aliquid* et le rien, que se fonde la radica-

15. Wolff 1962 : §78, not., cf. Marcolungo 1982 : 111.

16. Wolff 1962 : §117, not. : "Qui aliqua eorum novit, is quidem aliquid rationis sufficientis perspicit, non tamen integram, atque adeo quod rationis loco allegat, non quidem a veritate abhorret, non tamen sufficit". Cf. Marcolungo 1982 : 111.

17. *Ibidem*.

lité de l’interrogation : “pourquoi il y a plus tôt quelque chose que rien”. “Car – nous le répétons avec Leibniz –, le rien est plus simple et plus facile que quelque chose”.

ABRÉVIATIONS

AA = I. Kant, *Werke. Akademie-Textausgabe*, 23 vol., Berlin, De Gruyter, 1902-1923.

ST = Thomas d’Aquin, *Summa theologiae*, dans *Opera omnia*, éd. par E. Alarcón, ad Universitatis Studiorum Navarrensium aedes. <https://www.corpusthomicum.org/>

RÉFÉRENCES

Kant, I. 1980. *Œuvres philosophiques*, éd. publiée sous la direction de F. Alquié, I. *Des premiers écrits à la Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard.

Leibniz, G. W. 1954. *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison. Principes de la philosophie ou Monadologie*, éd. par A. Robinet, Paris, PUF.

Marcolungo, F. L., 1982. *Wolff e il possibile*, Padova, Antenore.

Robinet, A. 1986. *Architectonique disjonctive, automates systémiques et idéalité transcendantale dans l’œuvre de G. W. Leibniz*, Paris, Vrin.

Thomas d’Aquin, 2000. *Somme théologique*, 1 (I), Paris, Cerf.

Wolff, Ch. 1962. *Philosophia prima sive Ontologia* [1729, 1736], dans Id., *Gesammelte Werke*, II. 3, éd. par J. École, Hildesheim-Zürich-New York, Olms.

Ferdinando Luigi Marcolungo
Università di Verona
ferdinando.marcolungo@univr.it
ORCID: 0000-0001-9567-7206